142. Val-Richer, Jeudi 27 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Deuil, Histoire (France), Politique (France), Politique (Internationale), Vie familiale (Dorothée), Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-27
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe me suis remis hier à travailler. C’est une grande ressource qui vous manque. Après les plaisirs de l’intimité, je n’en connais pas de plsu efficace pour distraire, et même reposer d’une impression douloureuse.
PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 419, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/124-128

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1546?context=pdf

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°142 Jeudi 27 sept. 7 heures

Je me suis remis hier à travailler. C'est une grande ressource qui vous manque. Après les plaisirs de l'intimité, je n'en connais pas de plus efficace pour distraire, et même reposer d'une impression douloureuse. Avant de m'enfermer dans mon cabinet, j'ai fait faire une longue promenade à ma mère. Elle est très affligée. Mad. de Broglie avait pour elle un respect, une affection, une confiance filiale, et les lui témoignait avec un extrême abandon. Ma mère en était très touchée depuis trois jours elle me répète sans cesse : " Prendre une telle amitié à mon âge, pour une cette fin ! "
J'ai une profonde pitié des chagrins de la vieillesse. Elle a droit au repos du cœur comme du corps. D'ailleurs ils sont rares. L'âge refroidit les peines comme les joies. Il n'en est rien pour ma mère. Elle a le cœur aussi vif qu'il y a quarante ans. Je l'ai fait marcher une heure et demie. Elle en était un peu lasse hier soir, mais beaucoup plus calme. Je suis sûr qu'elle aura mieux dormi.
Je ne crois guère à l'émeute de Genève. Ce serait un grand argument contre la politique dont se charge M. Molé ; Genève est une ville française. Il y faut je ne sais quel degré d'irritation pour qu'on y éclate contre les Français. M. de Metternich doit sourire, un peu. Thiers travaille aussi. Mais au fond, d'après ce qui me revient, il est très animé et se propose de le témoigner à la prochaine session. Nous verrons bien. Il restera en Italie jusqu'au mois de novembre. Ce sera le moment du retour universel.
Je serai bien aise de retrouver les Holland à Paris autant qu'un plaisir peut être quelque chose à côté d'un bonheur. Vous devriez bien d'ici là rassembler tout ce qui vous reste de ce que vous avez écrit sur tout ce que vous avez fait ou vu. Je suis sûr qu'il y a je ne sais combien de choses, petites ou grandes, que je ne connais pas. J'ai envie de toutes. Le papier sur la mort de Lord Castlereagh est-il décidément perdu ? Faites cela en rentrant à la Terrasse. Là où je suis indifférent, je ne suis pas curieux. Mais où est mon affection, ma curiosité est insatiable. J'ai beaucoup plus envie du moindre petit papier que de Lady Burgherch. Les femmes distinguées manquent partout. L'Angleterre ne m'a encore montré que Lady Granville, et si vous voulez, Lady Clanricard. A propos, vous ne m'avez pas envoyé sa lettre.

10 h. ¼
Mon facteur arrive tard ce matin. Je n'ai pas de nouvelles de Broglie, ce qui me prouve qu'Albert n'est pas arrivé. Je suis impatient qu'il ait rejoint son père. J'avais pensé à votre prédiction. Je vous remercie de vous ménager. La fatigue ne vous vaut. rien. Soignez-vous pour le mois de novembre. Je ne comprends pas qu'on se laisse mal traiter par Lady Holland. Passe pour son mari, s'il l'aime. Car il faut aimer pour supporter. Du reste les impertinents ont raison puisqu'on les supporte. Je vous conseille d'écrire à votre mari. Toutes les fois qu'il renoue le fil, n'importe pourquoi vous devez le ressaisir. Vous l'avez dispensé d'explication. Cela vous dispense de reproche. Les confidences de Mlle Henriette ne tracassent donc plus Marie. Adieu. Tout à l'heure, en lisant votre adresse en Courlande, j'ai eu envie de vous répondre par la première phrase de mon testament. Je ne le ferai pas. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1546?context=pdf

G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 142. Val-Richer, Jeudi 27 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-27.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 02/05/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1546

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 27 septembre 1838
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1546?context=pdf

N° 142 Jeudi 27 Sept^e — 7 heures. 419

80

Je me suis remis hier à travailler. C'est une grande ressource qui vous manque. Après les plaisirs de l'intimité, je n'en connois pas de plus efficace pour distraire, et même reposer d'une impression douloureuse.

Avant de m'enfermer dans mon cabinet, j'ai fait faire une longue promenade à ma mère. Elle est très affligée. Mad^e de Broglie avoit pour elle un respect, une affection, une confiance filiale, et les lui témoignoit avec un extrême abandon. Ma mère en étoit très touchée. Depuis trois jours, elle me répète sans cesse « Prendre une telle amitié à mon âge, pour une telle fin. » J'ai une profonde pitié des chagrins de la vieillesse. Elle a droit au repos du cœur comme du corps. D'ailleurs ils sont rares. L'âge refroidit les peines comme les joies. Il n'en est rien pour ma mère. Elle a le cœur aussi vif qu'il y a quarante ans. Je l'ai fait marcher une heure et demie. Elle en étoit un peu lasse hier soir, mais beaucoup plus calme. Je suis sûr qu'elle aura mieux dormi.

Je ne crois guère à l'émeute de Genève. Ce seroit un grand argument contre la politique dont se charge M. Molé. Genève est une ville française. Il y faut je ne sais quel degré d'irritation pour qu'on y éclate contre les Français. M. de

Metternich doit sourire un peu.

Thiers travaille aussi. Mais au fond, d'après ce qui me revient, il est très animé et se propose de le témoigner à la prochaine session. Nous verrons bien. Il restera en Italie jusqu'au mois de Novembre. Ce sera le moment du retour universel. Je serai bien aise de retrouver les Holland à Paris, autant qu'un plaisir peut être quelque chose à côté d'un bonheur.

Vous devriez bien d'ici là rassembler tout ce qui vous reste de ce que vous avez écrit sur tout ce que vous avez fait ou vu. Je suis sûr qu'il y a je ne sais combien de choses, petites ou grandes, que je ne connois pas. J'ai envie de toutes. Le papier sur la mort de lord Castlereagh est-il décidément perdu? Faites cela en rentrant à la Terrasse. Là où je suis indifférent, je ne suis pas curieux. Mais où est mon affection, ma curiosité est insatiable. J'ai beaucoup plus envie du moindre petit papier que de lady Burghersh. Les femmes distinguées manquent partout. L'Angleterre ne m'a encore montré que lady Granville, et si vous voulez, lady Clanricard. À propos, vous ne m'avez pas envoyé sa lettre.

10 h. 1/4.

Mon facteur arrive tard ce matin. Je n'ai pas de nouvelles de Broglie, ce qui me prouve qu'Albert n'est pas arrivé. Je suis impatient qu'il ait rejoint son père. J'avois pensé à votre prédiction.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1546?context=pdf

Je vous remercie de vous ménager. La fatigue ne vous vaut rien. Soignez-vous pour le mois de Novembre.

Je ne comprends pas qu'on se laisse maltraiter par Lady Holland. Passe pour son mari, s'il l'aime. Car il faut aimer pour supporter. Du reste les impertinences ont raison puisqu'on les supporte.

Je vous conseille d'écrire à votre mari. Toutes les fois qu'il revient le fil, n'importe pourquoi, vous devez le rassaisir. Vous l'avez dispensé d'explication. Cela vous dispense de reproches.

Les confidences de Mlle Henriette ne trouvent donc plus Mario.

Adieu. Tout à l'heure, en lisant votre adresse en Courlande, j'ai eu envie de vous répondre par la première phrase de mon testament. Je ne le ferai pas. Adieu.

G.